

UN VOYAGEUR: JEAN LORRAIN (1855-1906)

UN PORTRAIT: *LA DAME TURQUE*\*

Galip BALDIRAN\*\*

Bir Gezgin : Jean LORRAIN (1855-1906)

Bir Portre : *Türk Kadın*

### ÖZET

Jean Lorrain 1890 lı yılların başında Tripoli'den Malta'ya gemiyle yaptığı yolculukta genç bir Türk kadınıyla tanışır. Saime isimli kadın (Shiamé) aslında, Osmanlı yönetimiyle ters düştüğü için Fizan'a sürülen bir paşanın ikinci hanımıdır. Kadın yanındaki üç zenci kölesi ve kiraladığı Yahudi kökenli bir Ermeni tercüman ile seyahat etmektedir. Tüm olaylar gemide ve ramazan ayında geçer. Yazarın amacı, sanki Doğunun ne denli yaşanılmaz olduğunu ispat etmektir. Doğu insanının (buna tercümanın şahsında Ermeni ve Museviler de girer) çıkarıcı, kişiliksiz, küçük menfaatler karşılığında herşeyi yapabilecek zihniyette olduğu sürekli dile getirilir. Genç kadın, Fizan'daki kocasına ulaşmak için kocasının Tripoli'deki silah arkadaşı ve dostu olan bir paşadan koruma ister ama paşa onu geri çevirir. Lorrain bu olayı şöyle yorumlar : Doğuda dostluk yoktur, insanlar en yakınlarına bile yardım elini uzatmazlar. Diğer taraftan Lorrain, genç kadının çekiciliğini ve güzelliğini sürekli yineler durur. Onu bir zevk unsuru gibi sergilemekten çekinmez. Hatta Ermeni tercümanın onu pazarladığını bile düşünür. Doğulu yöneticilerin kendi insanını küçümsediğini, ezdiğini söylerken aslında aynı hataya kendisi de düşer, Doğuluları sürekli aşağılar. Oysa Loti aynı yıllarda aradığı huzuru İstanbul'da bulur. Eyüp'te bir ev kiralayıp Türk gibi yaşar.

**Anahtar Kelimeler** : *Türk Kadını, Ramazan Ayı, Hoşgörüsüzlük*

Jean Lorrain nous raconte dans sa longue nouvelle intitulée *La Dame Turque* son voyage de Tripoli à Malte à bord d'un bateau. Le nom du bateau

---

\* Texte d'une communication présentée lors de la colloque internationale *Seuils & Traverses* qui a eu lieu à Ankara du 2-4 Juillet 2003.

\*\* Maître de Conférences au Département de la Langue et de la Littérature Françaises de l'Université Selçuk de Konya

est significatif. Le bateau qui va vers l'Asie, s'appelle L'Asia. Pendant le trajet, il fait connaissance d'une jeune femme turque, au nom de Shiamé, deuxième épouse d'un pacha exilé à Fezan. Ce sont les années 1890, Lorrain nous décrit d'abord Tripoli où il a dû passer quatre jours. La ville se trouve sous la domination de l'Empire ottoman. Tout se déroule dans un milieu sévère, bien surveillé. Parce que c'est la période de Ramadan, c'est-à-dire le « jeûne religieux rigoureusement observé par tous », autour de Lorrain qui fait le voyage avec sa mère bien-aimée. Les nomades avaient massacré les Pères de l'ancien couvent. Et l'autorité turque avait transformé l'ancien couvent en une maison de plaisance. L'auteur nous écrit ceci : « Nous nous sentions seuls chrétiens dans ce milieu fanatique. » (Lorrain, 1996 : 26) Lorrain et sa mère attendent le bateau qui va les amener à Malte. La femme turque était venue à Tripoli pour obtenir une escorte afin de retrouver son mari dans les sables de Fezan. Le pacha de Tripoli, ancien ami d'arme de son mari ne lui a pas accordé l'escorte et la permission d'aller chercher son mari. Elle était obligée de retourner à Beyrouth via Alexandrie. Elle attend également le bateau d'Alexandrie avec ses trois esclaves noires et avec son interprète juif de l'origine arménienne. Le guide juif sera la proie de l'antisémitisme de Jean Lorrain: « L'interprète est juif donc fondamentalement inalliable ; mais en se proclamant aussi arménien (inimaginable combinaison !) (...) Lorrain fera d'ailleurs allusion dans le texte aux massacres de 1897 » (Basch, 1996 : 11-12)

A cause de la tempête dans la mer, le bateau fera escale obligatoire de trois jours dans l'île de Malte. Pendant ce temps, l'auteur s'éprend, d'un coup de foudre, de cette belle femme de vingt deux ans. Lorrain, dès le début du livre nous relate une histoire dans une atmosphère hostile où « tout flotte, tout est voué à l'incertain » (Basch, 1996 : 11). L'auteur, « un profond attristé, un saturnien subissant sans trêve le lourde atmosphère des plus brumeuses mélancolies » fait souvent la comparaison entre l'Orient et l'Occident. « Les lieux de Lorrain existent hors du monde : le bateau voguant sur les flots, Malte suspendue sur les flots, rempart de la Chrétienté aux portes de l'Orient » (Basch, 1996 : 11). L'auteur examine attentivement les bagages de la femme turque où il voit toujours les indices d'une vie musulmane :

Un amas de coffres, de nattes serrées de cordes et de ballet d'étoffes voyantes et, parmi ces objets, une somptueuse malle de cuivre ouvragé, le coffre de Shérazade, une malle multicolore et historiée, on aurait dit un plafond de mosquée avec ses découpures et ses applications de métal (Lorrain, 1996 : 30)

Surtout la comparaison entre la mosquée et la malle multicolore est très intéressante. La religion devient de plus en plus un concept qui

accentue la différence parmi deux cultures. Pendant la conversation avec l'interprète juif, Lorrain veut savoir la religion de la femme turque. Être musulman ou chrétien est très important pour l'auteur. Chaque fois qu'il apprend quelque chose intime de l'interprète au sujet de la femme, il lui glisse la main des cigarettes, de l'argent comme pot-de-vin. Cela veut dire que tout est possible en Orient, si vous payez le prix.

L'auteur appelle souvent la femme turque comme « femme de pacha » dans sa nouvelle. Selon l'auteur, ce pacha est probablement « un tyran haï ». (Lorrain, 1996 : 32) Autrement dit, les dirigeants de ce pays sont tous semblables. Ils sont des dictateurs. Le mari de la femme turque âgé de soixante ans est un des premiers généraux de la Porte-Sublime (gouvernement d'Istanbul). Il est libéral, avait longtemps vécu à Paris. A la suite des « massacres arméniens », il avait signé, parmi les premiers, la liste de protestation des étudiants turcs. La réponse du cabinet d'Istanbul à cette protestation a été la destitution et le bannissement du pacha disgracié à Fezan. On peut être pacha ou bien sultan en Orient, mais on n'est jamais sûr de demain. Il y a quelques temps le Pacha Essad Bey était parmi les plus grands dignitaires auprès du gouvernement d'Istanbul. Mais maintenant il est exilé aux Sables de Fezan. C'est-à-dire tout peut changer, tout peut être précaire dans ces terres farouches. De la même façon, vous pouvez être une femme la plus aimée d'un pacha, mais cela ne veut pas dire que vous allez vivre en toute sécurité en Turquie.

L'Hôtel de Constantinople qui se trouve à Malte devient une bonne prétexte de critiquer l'Orient pour l'auteur. Cet hôtel, « sordide et grouillant caravansérail levantin » où était descendue la jeune femme, « tout y était hermétiquement clos et la façade plongée dans l'ombre y dormait d'un sommeil, on eût dit, séculaire. » (Lorrain, 1996 : 77) D'autre part, l'Hôtel de Constantinople n'est jamais un endroit pour une femme de pacha. Lorrain dit de cet hôtel ceci : « une véritable auberge, en effet, que cet hôtel de Constantinople avec grouillement de Turcs et d'arabes vautrés sur des nattes au travers des escaliers. » (Lorrain, 1996 : 52)

Aux yeux de l'auteur, la femme qu'on a adorée le matin est prise pour une prostituée le soir. Lorrain fait souvent la description physique de la femme turque suscitant toujours la volupté.

Menton un peu carrée et bouche aux lèvres fortement découpées, mais bouche sinueuse d'une fraîcheur de grenade ouverte sur d'épais grains d'émail, une bouche turque bien faite pour le baiser et la morsure (...) j'en subis l'attraction immédiate. (Lorrain, 1996 : 29)

Nous voyons une semblable description de la bouche de Sènihanum dans *Aziyadé* de Pierre Loti :

C'était une bien splendide créature, aux chairs fraîches et veloutées, aux lèvres entrouvertes rouges et humides (...) L'ardente volupté se pâmait dans le sourire de cette bouche, dans le mouvement lent de ses yeux noirs. (Loti, 1965 : 170)

Comme l'a bien remarquée Edward Said : « On établit souvent une corrélation entre l'Orient et le volupté. L'Orient est généralement le sujet d'un promis sexuel, d'une menace sexuelle, d'une volupté insatiable et d'un désir illimité pour les occidentaux. » (Said, 1995 : 200) « Plusieurs colonies en dehors de l'apport économique aux pays européens, étaient des régions où l'on envoyait les fils rebelles ou bien la population excessive des condamnés. De ce point de vue, ces pays colonisés étaient utiles. D'autre part, l'Orient est devenu une contrée où l'on cherchait l'expérience sexuelle que l'on ne vivait pas aisément en Europe. A partir des années 1800, aucun auteur, femme ou homme, qui ait écrit sur l'Orient ou bien qui soit allé en Orient se mettait en quête de cette recherche, de cette expérience. » (Said, 1995 : 202)

Lorrain compare également des femmes de Paris avec celles de l'Orient. Etre parisien, c'est toujours une privilège. Toutes les femmes orientales sont tout le temps prêtes à quitter leur pays pour Paris comme la femme turque et son interprète. Même, Shiamé avait voulu offrir à Lorrain ses esclaves pour qu'elle puisse aller facilement à Paris. On n'est sûr de rien en Orient, vous pouvez être vendu à n'importe qui selon l'auteur :

Nous étions Parisiens sans doute. Ah ! Paris ! C'était le rêve de Shiamé Esmirli. Elle et lui, Bascia, auraient bien voulu y venir. Paris ! La ville où il y a de si belles robes et où les femmes sont libres ! Shiamé et lui étaient prêts à nous y suivre ; elle consentait à ne revoir jamais Beyrouth, et, lui, jamais Alexandrie, si nous voulions les emmener avec nous. (Lorrain, 1996 : 53-54)

Les esclaves de Shiamé étaient sa propriété et « valaient cinq mille francs à eux trois, les femmes quinze cents francs chacune et l'homme deux mille » (Lorrain, 1996 : 54)

L'auteur, par ces chiffres, travaille à nous prouver qu'être homme en Orient est un privilège. La vie des femmes est pitoyable, esclave ou bien femme de pacha, sans distinction, cela n'a pas d'importance. L'auteur mentionne souvent cette attitude inhumaine envers des femmes esclaves : « Ils seraient certainement plus heureux avec nous qu'avec elle. Pauvres vieux serviteurs si dévoués à sa personne, qui sont bien dévoués à elle. Or l'une d'elles l'avait élevée, on n'aurait que des mauvais traitements pour eux, là-bas, au retour. Quels ménagements pouvaient espérer les esclaves d'une épouse en disgrâce ? » (Lorrain, 1996 : 54) Par cette attitude

intolérable de la femme turque, l'auteur s'efforce de nous démontrer l'infidélité orientale.

Pierre Loti est du même avis au sujet de l'infidélité des femmes du harem. Elles sont prêtes à tromper leur mari :

Les femmes turques, les grandes dames surtout, font très bon marché de la fidélité qu'elles doivent à leurs époux. Les farouches surveillances de certains hommes, et la terreur du châtement sont indispensables pour les retenir. Toujours oisives, dévorées d'ennui, physiquement obsédées de la solitude des harems, elles sont capables de se livrer au premier venu - au domestique qui leur tombe sous la patte, ou au batelier qui les promène, s'il est beau et s'il leur plaît. Toutes sont fort curieuses des jeunes gens européens, et ceux-ci en profiteraient quelquefois s'ils le savaient, s'ils l'osaient, ou si plutôt ils étaient placés dans des conditions favorables pour le tenter. (Loti, 1965 : 167)

En Orient, il n'est pas possible qu'on devienne heureux. « Shiamé était très malheureuse : elle était la seconde femme du pacha de Beyrouth, mais en était la plus aimée. Elle était la plus jeune, mais Shiamé n'avait pas d'enfants, tandis que la première femme avait deux fils. Le mari de Shiamé avait soixante ans, et elle dix-huit, quand il l'avait prise. (...) Depuis qu'il avait déplu à Stanboul et que le Sultan l'avait exilé à Fezan, à la suite des affaires d'Arménie, l'autre femme avait pris toute l'autorité dans la maison, sans maître, (...) c'est alors que Shiamé, vraiment trop humiliée, avait entrepris ce voyage. Elle avait obtenu un passeport des autorités turques et avait quasi déserté le harem, emportant son argent et ses bijoux. Ses trois nègres, seuls, l'avaient accompagnée ; l'une de deux femmes l'avait élevée et sous leur sauvegarde, elle s'était embarquée pour Tripolie. » (Lorrain, 1996 : 53-55)

L'auteur traite un sujet à la mode à ce temps-là : désertier le harem. Comme Loti l'avait écrit dans les *Désenchantées*. Trois femmes faisant semblant de vivre dans la sévère surveillance du harem rêvent toujours de s'enfuir un beau jour. Mais, Loti était trompé par ces trois jeunes filles qui, ont pour but de s'amuser avec l'auteur.

La femme turque a quitté sa maison conjugale à Beyrouth, à l'insu de son mari, elle était devenue rebelle contra sa maison. C'est pour cette raison qu'elle ne veut pas retourner à Beyrouth de peur d'être châtiée par les fils de son mari. Elle a voulu rejoindre son mari exilé en plein Sahel, dans les sables de Tripoli. Mais il n'était pas possible de s'aventurer sans escorte dans ces terres les plus dangereuses de l'Est africain. Shiamé Esmirli avait espéré obtenir cette nécessaire escorte du pacha de Tripoli.

Bien qu'il soit un ancien compagnon d'armes et un ami de son mari, bien qu'il fassent autrefois campagne ensemble, pacha de Tripoli avait refusé à Shiamé de donner l'escorte. C'est-à-dire encore une fois, l'auteur nous remarque que de bons sentiments comme l'amitié et la solidarité n'existent pas parmi les gens de l'Orient. Or, Loti, ne pense pas comme Lorrain à ce sujet. Dans son roman *Aziyadé*, dans le personnage de Samuel, il trouve la vraie amitié : « J'ai éprouvé déjà que, chez les pauvres gens plus qu'ailleurs, on trouve de ces dévouements absolus et spontanés ; je les aime mieux que les gens policés, décidément : ils n'en ont pas l'égoïsme ni les mesquineries. » (Loti, 1965 : 48)

La femme turque de Lorrain devait retourner à Beyrouth, mais un autre problème se pose, elle n'a pas assez d'argent pour payer les frais de voyage. Il lui manque deux cents francs. L'interprète a l'idée de vendre à Lorrain une bague à l'opale de la dame turque. Mais cette opale qui est considérée comme le symbole de dévouement à l'Asie est une pierre portant le malheur en Europe. Selon le narrateur-protagoniste, l'interprète arménien n'est qu'un obséquieux, louche et vendeur de femme. L'auteur a toujours des soucis pour ces gens-là. Lorrain traite l'Orient comme beaucoup de voyageurs occidentaux et veut remarquer d'abord dans son livre la mystère, l'énigme, la mélancolie et le plaisir charnel. Dans ce sens, la femme turque se décrit comme suit :

Elle fut le charme et comme le parfum de tout ce long voyage, elle en fut l'énigme, elle en est restée la mélancolie, la mystérieuse dame turque d'à bord de l'Asia (Lorrain, 1996 : 23)

(...)

Cette femme était de cire avec quelque chose de tragique et de voluptueux dans la physionomie, ce quelque chose de prédestiné à la passion et au malheur. (Lorrain, 1996 : 29)

D'autre part, Lorrain cherche toujours des choses bizarres, ennuyeuses et inattendues dans cette atmosphère hostile. Par exemple, il existe une scène de cinq tortues de mer harponnées par les pêcheurs à bord du bateau. Devant cette scène horrible, les voyageurs de seconde et de troisième classe étaient présents pour regarder ces bêtes en agonie. « Ces cinq monstrueuses carapaces posées sur le dos et battant éperdument l'air de lourdes nageoires, cinq hideuses et pesantes tortues harponnées, le matin même, par l'équipage de l'Asia et que, toutes saignantes, nous allons emporter à Malte, où les maîtres d'hôtels anglais les achètent fort cher. » (Lorrain, 1996 : 27) La femme turque, elle était là. Pendant qu'elle fumait sa

cigarette, elle regardait aussi ces bêtes. Cela signifie l'indifférence des gens de l'Orient devant l'impitoyabilité de la mort.

Lorrain raconte aussi « Tripoli de Barbarie » (Lorrain, 1996 : 23) et « des sévérités du Koran ». Quand il voit la femme turque fumer sa cigarette à bord de l'Asia, il s'étonne beaucoup de cette « infraction au jeûne prescrit en Rhamadan » (Lorrain, 1996 : 23) Il apprend plus tard que pendant le voyage on ne peut pas jeûner, c'était facultatif. Sur quoi, il écrit ceci : « je bénissais ce relâchement des sévérités du Koran » (Lorrain, 1996 : 29).

Lorrain ne manque pas de nous peindre les bateliers de Malte qui est sous la domination anglaise. En plus, l'auteur fait l'éloge de cette île parce que Malte est « le rempart de la Chrétienté contre le monde oriental, Malte, l'île de Chevalier, île de chimères et de mirages. » (Lorrain, 1996 : 40) Les bateliers de Malte sont décrits par cet état d'âme :

Oh ! le port de Malte, cette énorme lagune fortifiée avec, le long de la Marine, sa flotille de barques montées par des matelots à tête de pirates, faces larges et basanés, cheveux drus et frisés du noir de leurs prunelles, et l'agilité, la fièvre de mouvement et de vie de tout ce peuple de la Marine aux reins râblés et aux jambes nues, race presque sarrazine passagers, Arabes, Juifs et Maltais, toute habillé ; inerte, la face livide, comme hébétée de souffrance. (...) La femme turque roulait avec le roulis et tanguait avec le tangage sur son matelas de misère abandonnée au mouvement du bateau. Ses deux femmes agenouillées ou plutôt écroulées auprès d'elle, dans des attitudes d'animaux, l'isolaient un peu du grouillement des Arabes et des Turcs vautrés dans l'entrepont. » (Lorrain, 1996 : 37-38)

« Tous les trois (deux négresses et l'interprète) sont figés dans une stupidité passive, tous les trois ont l'air d'animaux familiers. » (Lorrain, 1996 : 51) Lorrain décrit toujours la femme turque et ses esclaves par des paroles humiliant telles que « attitudes d'animaux, grouillement des turcs, stupidité passive ». Cela nous montre aussi ses préjugés pour les orientaux.

D'autre part, lorrain ne croit pas à cette histoire de « femme de pacha ». Il prétend que c'est une « histoire inventée à plaisir ». (Lorrain, 1996 : 62) Bien qu'il donne de rendez-vous à la femme turque, il est toujours indécis de tenir sa parole donnée jusqu'à la dernière minute. Il se dit : « Tu as promis, tu iras », il s'habille, il se prépare pour sortir de son hôtel. Mais alors, une étrange nonchalance l'envahit, ses membres devienent de plomb. Il explique cet état d'âme comme « un inexplicable engourdissement de la volonté, phénomène de la neurasthénie, effet d'un mytérieux atavisme ». (Lorrain, 1996 : 63) L'auteur se débat entre les soupçons, les scrupules d'un

état d'âme changeant. De même, il se sent coïncé entre le désir charnel et la haine contre cette femme, contre cet interprète soupçieux. Lorrain nous décrit ces deux types comme suivant :

Cet Arménien !, il ne se taira donc pas. La dame turque, elle, sourit de sa belle bouche sinueuse et fardée. (...) On n'est pas plus maladroit que ce chien couchant de juif. Shiamé Esmirli sourit toujours, impassible et silencieuse, une lueur humide entre ses lèvres rouges, une autre lueur entre ses paupières veloutées ; une odeur d'ambre, de jasmin, de poivre et une autre senteur encore s'émanent d'elle, je la désire et je la haïs. Est-elle complice ce ruffian ou n'est-elle entre ses mains qu'un jouet inconscient et aveugle ? (Lorrain, 1996 : 68-69)

Mais sur l'insistance de l'interprète, Lorrain achète enfin la bague à l'opale pour montrer sa politesse occidentale en tirant dix louis de sa bourse de voyage très limitée. Lorrain ne porte pas cette bague, il la jette dans sa valise. Comme nous avons déjà cité que « l'opale porte malheur en Europe, elle est, en Asie, le symbole du dévouement. C'est la pierre de l'abnégation et de l'amour sans même espoir de retour, c'est le signe de l'esclavage, la pierre nuptiale entre toutes. » (Lorrain, 1996 :83-84) Cette pierre qu'on avait peut-être choisi en exprès par l'auteur, nous montre aussi la différence de mentalité entre deux continents, entre deux cultures.

La dame turque s'aperçoit que Lorrain n'a pas de bague au doigt, elle en est navrée. Le lendemain Lorrain et sa mère viennent voir la dernière fois la dame turque qui se trouve à bord du bateau. Lorrain lui glisse furtivement dans la main la bague à l'opale . Shiamé prend la bague en tremblant et la laisse tomber au-dessus du bastingage du bateau dans la mer.

Lorrain essaie de nous montrer combien l'Asie est inhabitable. Or, Loti qui s'intègre avec l'Orient, surtout avec İstanbul où il trouve son vrai Eden et son plaisir de vivre. Ces deux auteurs du même époque traitent l'Orient de façon tout à fait différente. L'Orient de Lorrain est plein de fanatisme et de l'intolérance. Loti ne cesse de comparer le ciel d'İstanbul avec celui de France : « Quel silence, ici, du reste, quelle paix singulière, qui ne veut pas être troublée ! Il n'y a pas à dire, ce ciel oriental au-dessus de nos têtes diffère un peu du ciel de France. » (Loti, 1991 : 1360-1361)

Loti mentionne une axiome pour nous prouver son intégration et son identification avec les habitants d'une ville, c'est-à-dire İstanbul : « Ce que l'on aime le mieux chez les autres, c'est soi-même. » (Loti, 1965 : 153) Dans ce sens, il serait utile de penser au myticisme oriental qui fleurit toujours chez Loti.

Lorrain ne désire pas en réalité les femmes orientales qu'il en subissait « l'attraction immédiate ». Il voulait « brosser des portraits de l'intérieur, la dame turque illustre aussi la condition de Lorrain lui-même, qui, lorsqu'il mourut en 1906 à cinquante et un ans, faisait déjà figure de fossile aux yeux de ses contemporains. (...) Avec l'opale que la dame turque jette par-dessus bord, ce sont les bagues de Lorrain, et tout le bazar oriental de la fin du XIX<sup>e</sup> siècle, celui des chinoiseries de Judithe Gautier, de la grécomanie de Juliette Adam, des salons mauresques de Sarah Bernhardt, des turqueries et des japonaiseries de Loti » (Basch, 1996 : 14)

Lorrain parle souvent de l'humiliation des gens en Orient mais il fait la même erreur, il humilie aussi les orientaux. D'une façon sous entendue, l'islam par ses défauts, la Chrétienté par ses dignités, par ses justesses s'étaient sous nos yeux. De là, deux civilisations se font face l'une à l'autre.

Dans la nouvelle de Lorrain, il existe deux incidents qui nous paraissent invraisemblables : d'abord, la femme turque fume souvent devant les gens qu'elle ne connaît pas, il y a cent ans cela était impudique et impensable ; deuxièmement, à la fin du livre, la dame turque, au moment d'adieu, elle embrasse Lorrain ainsi que sa mère : « Shiamé m'a offert elle-même le duvet de sa joue... nous reverrons-nous jamais ? » (Lorrain, 1996 : 85) De nos jours, la plupart des femmes en Turquie n'embrassent même pas leur cousin. Surtout dans la région rurale, cela se considère comme péché.

## BIBLIOGRAPHIE

- BASCH, Sophie (1996), « La Dame turque ou le déconstruisme de l'orientalisme », *La Dame Turque*, Librairie Kauffmann.
- LORRAIN, Jean (1996), *La Dame Turque*, Librairie Kauffmann.
- LOTI, Pierre (1965), *Aziyadé*, Paris, Calmann-Lévy.
- LOTI, Pierre (1991), *Suprême Vision d'Orient*, in *Voyage (1872-1913)*, Paris, Editions Robert Laffont.
- SAÏD, W. Edward (1995), *L'Orientalisme (Şarkiyatçılık, çev. Berna Ülner)*, İstanbul, Metis Yayınları.

